

XYZ. La revue de la nouvelle

24 septembre 1991

M.K. Blais



Numéro 143, automne 2020

Sex, drugs and rock'n'roll : la jeunesse ne meurt jamais

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93618ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blais, M. (2020). 24 septembre 1991. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (143), 41–46.

24 septembre 1991

M.K. Blais

C'EST JOURNÉE PÉDAGOGIQUE.

La mère de Perron travaille de jour.

Dans le tiroir de sa cuisine, on a trouvé des oignons et une bombe aérosol. Enduit protecteur pour souliers de cuir. Quelqu'un en vaporise dans un petit sac de papier brun. On inhale chacun notre tour. L'effet est instantané. Larmoiements, irritation de la gorge, céphalée éclair. Quelqu'un suggère d'aller jouer dehors.

Le ciel est gris et chargé de mauvaises intentions.

On lance des oignons sur l'immeuble voisin dans l'espoir de casser une fenêtre. On chante à tue-tête en descendant la rue. *Hello, hello, hello, how low?* Quelqu'un essaie d'ouvrir les portières des autos stationnées. Elles sont toutes verrouillées, sauf une. On s'empare des cassettes rangées dans le porte-gants.

Au parc, on envahit l'estrade du terrain de baseball.

Une fille sortie de nulle part se joint à nous. Elle a pris du buvard et panique à la vue de nos jeans déchirés aux genoux. Elle s'imagine que ce sont des bouches qui veulent la mordre.

On purge mollement ce qui reste de l'après-midi.

De temps à autre, quelqu'un allume une cigarette qu'on se partage en crachant après chaque *puff*. De longs filets de bave visqueux qu'on laisse descendre le plus bas possible. De temps à autre, on baisse nos culottes pour montrer aux passants nos culs blêmes et imberbes.

Quand il commence à mouiller, chacun rentre chez soi. Nos mères monoparentales nous attendent pour souper. Après, elles nous obligent à essuyer la vaisselle.



Fanny couchée tout près de moi.

Je ne sais pas comment faire.

Elle prétend que mon lit est un radeau perdu en haute mer. Le plancher de ma chambre est infesté de requins. Sa vessie va exploser. Elle n'ose pas aller aux toilettes de peur de se faire dévorer.

Fanny a la bouche de Courtney Love. Son rouge à lèvres flambe au loin comme un feu de forêt.

Je ne sais pas comment faire.

Sa vessie va exploser. Elle n'a plus le choix de faire dans ses culottes. Juste un peu pour se soulager. *Comment tu gages que je suis game ?* Elle force doucement en plissant le coin de l'œil. Un petit cercle humide surgit de la fourche de ses jeans. Elle éclate d'un rire rauque et aigu.

Ce n'est pas un radeau, c'est un bûcher. Nos corps fertiles et juteux reposent côte à côte sur un tas de bois qui refuse de s'embraser.

Je ne sais pas comment faire.

Tous les parfums de Fanny m'enrobent et me brûlent. Lypstyl au menthol, mousse coiffante, pastilles à la cerise, feuillets d'assouplissant, déodorant de marque Teen Spirit.

Son père n'aimerait pas savoir qu'elle est seule dans une chambre avec un gars. Son autobus passe dans cinq minutes. Avant de partir, elle dit vouloir me laisser un souvenir.

Je ne sais pas comment faire.

Elle enlace mon oreiller et l'embrasse longuement. L'empreinte de ses lèvres tache le coton de ma taie. La nuit, on dirait un tison tombé près de moi.



Il paraît que Bernier a volé un film de cul dans la collection de son père.

À la récré du midi, un attroupement se forme autour de son casier. On exige de voir le butin. Il nous pointe la tablette du haut. Derrière le linge d'éduc, une cassette noire. Toute simple. Sans titre ni pochette.

Bernier nous détaille les meilleures scènes avant de fixer son prix. *C'est cinq piasses pour un soir.* On sort notre argent

Le jour venu, on emporte le film à la maison. On attend d'être seul avec le magnétoscope pour glisser la cassette dans sa fente.

Un monde nouveau s'ouvre à nous. À condition d'ajuster le *tracking*.

Rien à voir avec les revues qu'on vole à la tabagie. Non, ici, c'est plein de vie. Ici, ça se déplie et ça se déploie dans tous les sens. Ici, ça brille, ça gondole, ça souffle, ça pétille, ça rame, ça vibre et ça déborde.

On est un petit oiseau perché sur le pubis d'un protagoniste. On observe de près le travail des organes et des orifices. On étudie la technique. On prend des notes.

En rapportant la cassette le lendemain, on réserve tout de suite une autre date. Il y a une liste d'attente jusqu'à Noël. Bernier fait fortune. On ne peut plus se passer de son film. On en a besoin pour crever l'abcès qui nous pend entre les deux jambes. Le vider de son pus et de ses rêves.



Kurt Cobain est un dieu.

Nous avons été créés à son image.

Comme lui, on a peur de se battre. Nos bras sont mous et rachitiques. On se fait traiter de tapettes par les gars de football et de fuckés par les gars de génies en herbe. On est incapables de lancer un ballon.

Comme lui, on manque souvent l'autobus. Toutes les filles au monde ignorent notre existence. On perd tout le temps notre boîte à lunch. On rebute tout le personnel de l'école. Sauf peut-être la madame de la bibliothèque où l'on se réfugie pendant les récréés.

Comme lui, on a tout le temps mal au ventre. On dessine des têtes de mort dans nos cahiers d'exercices. Nos parents sont divorcés depuis toujours. On se vernit les ongles avec du Liquid Paper. Notre linge pue le steak haché. Nos cheveux longs nous tombent dans les yeux. On a toujours l'air tristes même quand on ne l'est pas.

Kurt Cobain est notre dieu.

Dans mon lit, tous les soirs, j'entends sa voix dans ma tête. Je l'écoute chuchoter dans le ventre de mon walkman jaune. On est des millions dans nos lits le soir à se laisser bercer par ses cris de rage. Je nous entends fredonner tout seuls.

I'm so happy, 'cause today I found my friends.

Si je meurs un jour, ce sera exactement comme Kurt Cobain. J'écrirai une lettre d'adieu à mon ami imaginaire d'enfance avant d'aller le rejoindre.



Une police nous met en garde contre les dangers de la drogue.

Elle en a même apporté des échantillons scellés qu'elle fait circuler dans la classe. Avant de partir, elle distribue un beau dépliant en couleurs avec tableau détaillé des substances existantes. On le consulte comme un menu. Ça devient notre livre de chevet.

Le prof de religion pontifie à propos de ces jeunes qui s'enlèvent la vie après avoir écouté des chansons métal truffées de messages subliminaux.

Pour les entendre, il paraît qu'il faut faire jouer les chansons à l'envers. On trouve le moyen d'ouvrir nos cassettes pour en inverser les rubans. On les écoute d'un bout à l'autre, mais ça ne fonctionne pas.

Une travailleuse sociale nous sensibilise aux MTS en brandissant des photos d'organes génitaux pustuleux et purulents.

À la fin de la présentation, elle nous récompense d'un condom chacun. On les remplit à l'abreuvoir pour en faire des ballounes d'eau qu'on lance sur les nabots de secondaire un.

Le surveillant du midi veut jaser d'automutilation. Y paraît que c'est la grosse mode chez les jeunes.

Il a lu dans un article que les gens font ça pour se libérer d'une souffrance intérieure. Ça nous en prend pas plus pour

44 nous convaincre. On vole des exactos dans le local d'arts

plastiques. On se burine des messages d'espoir dans la chair des avant-bras. Avec le temps, ça nous fait de belles gales stylisées, mais à l'intérieur ça n'a rien changé.



C'est vendredi.

La mère de Perron travaille de soir.

On doit être une trentaine à s'entasser dans son quatre et demi. Il y a du monde partout. Ça entre et ça sort par les fenêtres. Les ronds de poêle ne déroutent pas.

Foudroyé par le PCP, je m'échoue au salon. Le film *Akira* passe à la télé. Je porte un t-shirt de Bérurier noir. C'est ce que j'ai fait de mieux dans ma vie.

La dernière toune de l'album *Nevermind* fait trembler les murs. Quelqu'un a dû accrocher le bouton de la bass. On dirait que Kurt chante depuis mes entrailles.

Le gars à ma droite a vomi sur son t-shirt de Cannibal Corpse. Deux morts-vivants qui dépècent une femme enceinte pour en extirper le fœtus qu'ils pendent au plafond avec d'autres fœtus. On distingue des morceaux de carotte encore intacts.

La fille à ma gauche raconte sa vie dans le vide. Elle s'appelle Daphnée et vit en famille d'accueil. Elle porte un t-shirt d'Exploited et deux tirets noirs sur la lèvre supérieure. *Me suis brûlée en fumant aux couteaux.*

La dernière toune s'achève et laisse place à un silence terrifiant.

À la télé, Tetsuo hallucine que ses viscères se répandent sur le plancher. Il panique et tente de les remettre dans son ventre déchiré quand, tout à coup, la dernière toune recommence.

Quelqu'un a dû accrocher le bouton Repeat. Ou bien je suis tombé dans une boucle temporelle.

Quatorze ans et défoncé au PCP jusqu'à la fin des temps.



Treize minutes et cinquante et une secondes après la fin de l'album *Nevermind*, il y a une toune cachée. La légende veut que, si on l'écoute au complet, on finit par virer fou et se frapper la tête sur les murs jusqu'à ce qu'elle éclate.

Tout le monde se souvient où il était quand on a marché sur la Lune ou quand Mark Chapman a abattu son idole. Moi, je me souviens seulement où j'étais la première fois que j'ai entendu la toune cachée. C'était aussi la première fois que je faisais du mush. La première fois aussi où j'ai embrassé une fille.

Je ne me rappelle ni son nom ni son visage. Elle n'est qu'un souvenir flou. Celui d'une petite vague de chaleur. La rugosité d'une lèvre gercée. Un bruit de succion. Le goût d'une salive étrangère sur ma langue.

La toune cachée de Nirvana n'est pas vraiment une chanson.

Épuisé et frustré lors d'une séance d'enregistrement, Kurt se met à improviser une mélodie à laquelle se joignent Krist et Dave. Le réalisateur de l'album a la bonne idée d'enregistrer le jam. Le résultat est une élégie furieuse et distorsionnée au terme de laquelle Kurt détruit sa guitare.

Le groupe la joue souvent pour clore ses concerts. Les musiciens en profitent pour saccager leurs instruments et amplis. Dans une entrevue télévisée, un reporter leur demande pourquoi ils s'adonnent à autant de violence. Le groupe tente une réponse.

Don't have to do encores.